



2007

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais mort et que je retrouvais Jean de Tinan que j'ai vu une seule fois dans ce salon, à une époque, peut-être à même date. Il est donc affirmé au long et m'a invité à dîner en une maison de campagne située dans un petit village protestant: Bellocq. Je doute qu'il ait jamais été là durant sa vie. N'était dix heures du matin dans mon rêve. Tinan était comme je le vis en réalité: charnant et nonique. Il m'offrit des gâteaux singuliers et me raconta qu'il avait, pour s'amuser, fait boire des boissons anglaises à des soldats qui faisaient les grandes manœuvres. Et finit par arriver à ce résultat que chefs et soldats pris de gaieté se seraient plus les uns commandés, les autres obéis. Tout à coup une anguille terrible me saisi, une sympathie douloureuse, un regret de n'avoir pas aimé comme durant sa vie le père d'Aimée. Je lui ai tendu la main à pleurant et me suis éveillé.

Qui sait? En quels mystérieux pays allons nous atterrir, en quelles îles de l'Océan de Jommet? Quels pavots blancs nous enchanteront? Pourquoi invoquer le hasard et non l'ignorance? S'il est vrai que la Vie ne trouve fin à nos sens et que nos Nocturnes soient en nous - pour puis les portes qui sont, comme on le voit, les explorateurs de leur âme, n'apparaissent-ils pas dans la nuit et la brume de tous rêves, parfois, un promoteur de la Mort?

~~État~~ Ciel. Celui de mon enfance était la Cabane qui s'était fait construire en haut d'un chemin grimpant, un vieil homme. ~~Occupé par les~~ ~~châtiments de la~~ Cette Cabane, on la nommait le Paradis. Mon père me conduisait à l'heure où la noire érudie des cotons se dore comme une église. Je m'attendais, au bout de chaque promenade, à trouver Dieu assis dans le soleil qui semblait s'endormir à la cime du sentier caillouteux. Le troupe-je? Mais facilement j'avois le Paradis catholique: les harpes d'Adam, la neige rose des Légions dans les purges arcs-en-ciel. Je n'en tiens encore à ma

meurire vision, mais depuis que j'ai connu l'amour j'ai  
ajoute a ce divin domaine, devant la huto du vieil homme, une  
tride pelouse ~~en~~ peut oñ herborise une jeune fille.



Lettres

J'ai tout à la fois l'âme d'un faune et l'âme d'une  
adolescente. Et l'impression que j'éprouve à considérer une ~~jeune~~  
jeune est le contraire de celle que j'ai de regarder une jeune fille. Si  
l'on pouvait se faire comprendre à l'aide de fruits et de fleurs,  
j'offrirais à la première des pêches brûlantes, des cloches roses,  
de belladone, des roses lourdes; à la deuxième des cerises,  
des framboises, des corolles de cognassier, des églantines et du  
chêne feuille. Je ne puis qu'èprouver de sentiment qui ne  
s'accompagne de l'image d'une fleur ou d'un fruit. Si je  
peux à Marthe, je songe à des gentianes. A Lucie je prête  
des auréoles blanches du Japon, et à Marie de muguet de  
Salomon, à une autre un corollet qui serait transparent.

Après avoir vu de vous que me donna une amie,  
j'avais emporté un ruisseau de glaiéol dont le gorge, tant  
d'un roche d'abricot. Nous le mirons sur la fleur de devant  
la nuit - où je l'oublierais pour ne me souvenir que de l'  
ami. Aujourd'hui je voudrais oublier l'année pour ne  
me ~~rien~~ que glaiéol.

Appeler Non souvenir en donc, si je puis dire, végétal,  
et les arbres aussi bien que fleurs et fruits symbolisent pour  
moi des êtres et des sentiments. Les plantes aussi bien que  
les animaux et les pierres emplissent mon enfance d'un  
mystère charmé. A quatre ans se demeurais en  
contemplation des cailloux de montagne cassés, en tas au  
bord des routes. Choqués, ils faisaient feu au crepuscule.  
Frottés l'un contre l'autre, ils ventaient la brul. J'en  
avais un tas de marbre qui semblaient lourds d'une  
eau qu'ils eussent recelée. Le mica des granit  
fascinait ma curiosité que nul ne pouvait satisfaire.  
Je sentais qu'il y avait une chose que l'on ne savait pas.  
me raconter: la vie des pierres.





Au même âge, on me gronda parce que j'avais enlevé d'un chapeau il me a mité de coléoptères artificiels. J'avais la passion il ramasse, des bûtes pour les hôtels, j'éprouvai tant d'amicité que je pleurais si je les pensais malheureux. Et j'éprouve encore une angoisse abominable en me souvenant de petits vers noirs que l'on m'avait donnés et qui disparaissent dans la salle à manger. Lorsqu'au même âge, il fallait pour que je m'endormisse que l'on placât un boî de moi un bocal où était une rainette. Je sentais que c'était une amie fidèle, et qui m'ait de fendu contre le vol de la première fois que je vis un corf volant si frappé de la beauté de ses cornes que l'envie d'en posséder lui me devint une souffrance.

La passion pour les plantes ne se développa que plus tard, vers l'âge de neuf ans, et encore n'ai-je bien eu l'intelligence de leur vie que vers l'âge de quinze ans. Je me souviens dans quelle circonstance. Ce fut au Eté, un Jeudi, par un après-midi torride. Je travaillais avec ma mère à faire du botanica d'une grande robe. Un soleil blanc, d'opacité ou bûte blême, des parfums d'une lourdeur presque visqueuse farsaient de ce lieu à demi désert un Royaume dont je franchissais enfin la porte.

~~l'écume de la mer~~ Dans l'eau froide et mordante de bassins, de plantes coriaces et grises, ou longues, molles et transparentes végétaient. Mais, du sein même de ces pauvres et hutes, algues s'élevaient jusqu'au plein azur de vertes lances, des hautes dont le ombelle rose est blanche, opposaient leur grâce au jour ardent, des lys d'eau endormis sur leurs feuilles, comme en une sieste confiante.

Aux plantes fluviatiles, les plantes terrestres répondaient. Je me souviens d'une allée où de stupides, un mouchoir sur la nuque, étaient endormis sous la beauté de feuilles. C'était l'allée de Ombellifères. Les fenouils et les fougères dressaient leurs couronnes sur leurs tiges dont les gaines relataient. Les parfums se parlaient dans le silence. Et l'on sentait, de plante à plante un muet s'aprouchant, et une





Ma... l'aut au fond de vray parç desob...  
Cotain plus mystérieux. La demeure cepe ton nomme  
ly vray fleurs comme le lilas feneste, la belladone  
amaryllis, la coucoux impiriale. Ailleurs, ely mourraient.  
Là ely existent, gardie par ly préjugés de arbres séculaires;  
arby singuliers aux noms disparus. Et q' carly manières,  
d'extrême, ne relèvent leur tête branlante sur lasque  
suffisant à travers ly l'indambar et ly idable, le  
vent permit comme Hatacambaud

X  
Ce soir je prendrai mon sac, mon bâton, et j'  
rai dans la montagne

... Il m'a été impossible de monter au Jaiçgubel, même  
d'aller à Notre-Dame de Guadalupe. Une tempête  
m'a bloqué à Fontarabie. J'étais si trempé que je ne  
pouvais plus avancer et le vent me secouait dans les venelles  
aux maisons blasonnées. J'ai songé aux torrents d'azur  
de l'Est, au golfe qui chante et luit au haut du ciel,  
à la nacre de la Bidassoa, à tous mes rîns ardents, à  
l'océan fauve de Mauvoë. Je suis entré dans une auberge  
pour qu'on y fit sécher mes vêtements. Durant trois heures,  
couché dans un lit froid, j'ai écouté la pluie drue. Je me  
suis levé à l'heure de la sortie de la grand'messe. J'ai  
vu des filles, sur les parois luisantes d'averse, les filles en  
maillots, aux cheveux en cordilles, huilés, bleus et plaqués  
sur leur front. Elles étaient robustes, gracieuses,  
roudes et comme tournant sur elles mêmes. Elles  
marchaient les jambes écartées. Un prêtre, le

long du mur ~~impénétrable~~ flossait... Ensuite, j'  
me suis fait conduire à Irun, dans une barque, par un  
pauvre enfant qui s'écroulait à ramer, les pieds nus en  
de lamentables bottines d'élastiques. Mon cœur s'est serré  
devant la misère de l'eau, du ciel et de cet enfant. Vêtu  
était moche et jaune, le ciel avait la teinte d'un Vendredi-  
Saint, et l'enfant était docharné.





Je songe à ce que, pour cette promesse que je vous fais  
dans la vallée d'I., il me faudra un anota dans  
auberge où, il y a deux ans, nous nous cachions elle et moi.  
Ce sera dur, mais je ne veux pas être à tel point l'esclave  
de ma douleur, que je la fuie. Je sais bien qu'il y a  
par là une source d'arur dont l'eau glissa de mes lèvres  
aux siennes, une chaise où je la tenais embrassée tandis  
qu'en une lente caresse parfumée sa joie sur ma  
joue lentement allait et venait. Et je souffre.

Mais ayant bégayé, et ce souvenir ne me sera ha,  
plus cruel que ne le fût, une nuit, le rappel de cette  
amie, dans un berge où m'avait attiré de guitares  
dont j'ouvrais des courbes espérances. Ils chantaient  
en s'accompagnant. Ils chantaient pour eux  
seuls, tristement, et buvaient du vin rouge. Leurs  
chants m'oppressaient parce que je sentais en eux  
un poids de l'âme important de la désparue et  
qu'un douloureux hasard faisait que la fille  
d'auberge qui, tant la lui ressemblait tout à  
fait. Dans ces chants, il y avait la nostalgie  
d'une ardente contrée, de l'évocation de filles  
hulées et belapées. Et mon cœur se serrait  
en savourant que celle que j'aimais  
aimée conservait, sous son éducation parfaite,  
un relief de fille tragique, de celles dont  
le front ou le cou porte une cicatrice.

X  
"Le vent souffle où il veut et d'où il veut,"  
comme l'esprit. Et il souffle encore  
aujourd'hui, un aplit d'une âme triste.  
Au moins, suis-je seul, encore, dans cette



de tulle, je mis la route, les arbres nus, l'automne.  
Où va-t-elle, la route? Ici, un vie s'isole et,  
au dedans de moi, je sens davantage l'automne  
du passé. Qui saura, lorsque je serai mort, que  
j'ai lutté si terriblement.  
L'obsédant souvenir de cette bohémienne me  
fait sentir les vers de Baudelaire:

8<sup>e</sup> "Toi qui comme un coup de couteau  
Dans mon cœur plaintif es entrée" ...

Et je me demande si elle ne m'a pas jeté un  
de ces regards auxquels ajoute foi le peuple,  
si le jour que j'ai bu une goutte de son sang en  
lui rappelant une superstition italienne.  
Je n'ai pas à jamais rivé mon âme à la sienne!  
Cette goutte, je l'ai bu par un jour pareil  
à celui-ci, âcre et pluvieux, dans un bouge  
où nous commençâmes de nous disputer,  
de nous séparer. Elle tendit à ma lèvre son  
épaule dont se cordaient les muscles sous  
un amour irrité. Nous sentions le froid  
du lachage tomber sur nos cœurs, l'eau  
et goutte à goutte, comme d'une lame de  
glace. Elle ne versait pas une larme, les  
yeux follement agrandis, le nez froncé. Il  
y avait eu nous de sourdes choses. Ensuite  
nous nous promenaions. Elle me dit une  
parole terrible pour essayer la trempe  
de mes amours. Je restai calme. Alors,  
elle se mit à paraître distraite, ayant  
l'air de craindre que l'on ne l'aperçût avec  
moi.

X  
Voici que de pleurs à grosses larmes, des





Je souffre ! à quoi m'ont servi tous ces sacrifices ? Je  
suis fort, mais je n'en peux plus. Il semble que je  
porte en moi un coq auvier et un débiteur. Je crois  
que c'est là un principe d'économie politique appelé  
loi d'airain, offre et demande.

M. Courtois

J'ai gravi le petit pic du ... Les premières daphnes  
fleurissent, les premières gentianes, les premières  
hippocistes. Sur les hauteurs, et dans cette  
maussarde où j'étais, là seulement je trouve de  
la paix. Au sommet du ... le vent m'a fait  
chercher un abri. J'ai dîné sur un roc où  
de bête à Bon-Dieu, roule comme de tortues,  
~~cesse~~ brillantes, luisantes, rouges et  
noires, couraient. Qui donc, aussi triste que  
moi, eût pu manger ? Me surtant de l'air,  
par le bonheur j'ai pris un parti. J'achte,  
comme une volupté, le goût amer que ma  
bouche donne à mon pain. Je l'achte sans  
faiblesse et gardant un peu de mépris à  
ceux qui n'apercevraient point la force de  
ma résignation.

Au delà des prairies, ~~croisés~~ par les sources, dans  
un village que l'on nomme Les Angles, au pied  
d'un clocher postifère, j'ai vu une maison  
heureuse. Un jardin mélancolique l'entoure,  
une tristesse dominicale y sommeille.  
Qui donc est là ? On m'a répondu : une



famille pauvre, durant les vacances. J'ai  
passé devant la grille et me suis senti de sol. Mon  
bâton de montagne a brûlé mes doigts tout à coup.  
... Oh! Ah! dans la vallée d'Ossau on se danduse  
grandes ~~voix~~ monotone, choisir la fille la plus  
calme, celle dont le visage ni le corps n'ont un  
frémissement; l'amener par la main sur ces  
herbages placides, la posséder sans un mot,  
laisse tomber une douleur, couche en travers de  
ses jambes robustes, les bras en arrière, les  
pompes sur la prairie.

Une vieille parente de ma mère, Madame  
d'A..... d'E..... m'a écrit au sujet de  
ma Clara d'Ellebense quelle a été. Je n'  
avais jamais vu cette parente. Ses lignes m'ont  
touché. Je suis allé la voir sur son invitation.  
Pentôt, me mandait-elle, amez vous dans  
ma demeure ancienne de belle inspiration et le  
rappel du temps de Clara d'Ellebense.

Et, en effet, la grille franchie, j'ai trouvé  
dans le salon solennel, appuyée sur sa canne,  
cette antique parente infirme. Une bouffée  
éclairait son visage, un sourire pareil aux  
tenets délicats d'un herbier ancien. La rafale  
sur Pentou dans du coin du feu berçait l'ombre  
de meubles.

— Voyez vous ce tableau? Ce sont de vos  
parents du côté maternel... Et dans étaient

St. Chaygne



Martiniquaises ... »

J'ai regardé avec émotion cette toile datée de 1833, dont un arbre luisant, d'un vert aquatique, l'arbre d'un parc de rêve forme le fond.

Au premier plan, assise sur un banc de pierre, une jeune dame en robe de mousseline, debout, auprès d'elle, une adolescente aux cheveux bouclés...

Maintenant où se trouvent-elles ? Et  
fut devenu le parc de ce tableau où l'on  
sent peser la torpeur dorée de la mort ?

FRANCIS JAMMES.

en la

Francis Jammes

